

Makers : les nouvelles communautés du changement social

PAR AURÉLIE LANDON · PUBLIÉ 01/10/2018 · MIS À JOUR 01/10/2018



Makers [↗](#), **hackers** [↗](#), **do-ocratie** [↗](#), ces mots vous disent-ils quelque chose ? Depuis le milieu des années 2010, on assiste au développement d'espaces dédiés aux pratiques numériques (*hacker spaces* [↗](#), *fab labs* [↗](#), etc.) et au bricolage de toute sorte (recyclerie, friches artistiques, etc.). Dans cette multiplicité de lieux, une même dénomination peut renvoyer à des usages très hétérogènes ; à l'inverse, des activités similaires peuvent être recouvertes

d'appellations différentes : plongée l'univers des makers.

Ce monde a fait l'objet d'une recherche collective conduite par Isabelle Berrebi-Hoffmann, Marie-Christine Bureau et Michel Lallement, trois sociologues du travail. Dans une grande enquête qu'ils ont menée depuis le début des années 2010, ces trois chercheurs se sont intéressés aux *makerspaces* les considérant comme des laboratoires du changement social.

Leur enquête met en évidence la différence entre *hackers* et *makers*. Les *makers*, même s'ils font référence à certains codes de l'éthique du *hacking*, s'en distinguent par le fait qu'ils agglomèrent également des éléments de l'éducation populaire et de l'économie sociale et solidaire. Le monde *hacker* serait ainsi un segment de la dynamique *maker*.

Partant de ce constat, leur étude a donné lieu à la publication de deux ouvrages. Le premier, *L'âge du faire* de Michel Lallement, paru en 2015, présente l'enquête ethnographique menée durant une année à Noisebridge [↗](#), un *hackerspace* californien. Dans ce travail préliminaire, l'auteur se concentre sur la façon dont les *hackers* réinventent la place et le sens du travail, les formes d'organisations collectives.

Isabelle Berrebi-Hoffmann, Marie-Christine Bureau et Michel Lallement ont également cosigné le second ouvrage, *Makers*, étude d'une vingtaine de *makerspaces* répartis dans quatre pays : la France, l'Allemagne, les États-Unis et le Sénégal. Dans leur ouvrage, les chercheurs invitent à prendre au sérieux ce mouvement et ce qu'il révèle des débats autour de la transformation de l'économie.

▪ **Lallement M.**, 2015, *L'âge du faire : hacking, travail, anarchie*, Paris, Le Seuil.

- **Berrebi-Hoffmann I., Bureau M.-C. et Lallement M.**, 2018, *Makers : enquête sur les laboratoires du changement social*, Seuil, Paris.

Les *hackers*, une « utopie concrète » pour repenser le travail ?

Pour prendre au sérieux ce mouvement, il faut revenir sur la figure du *hacker*, qui désigne initialement un « bidouilleur » dans le domaine informatique. L'histoire des *hackers* et de leurs espaces de rencontre – les *hackerspaces* – s'est construite dans les mouvements contre-culturels californiens des années 1960-1970. Marquée par la création de communautés nombreuses et diverses, cette période a fourni un terreau fertile pour l'innovation technologique. Des réseaux de *hackers* proches de la mouvance anarchiste sont issus de ces premières communautés de « bidouilleurs » informatiques, tout autant que des grands groupes informatiques ayant fait le succès de la Silicon Valley. Michel Lallement parle à ce sujet de tensions fondatrices. Loin d'opposer les deux modèles en catégories

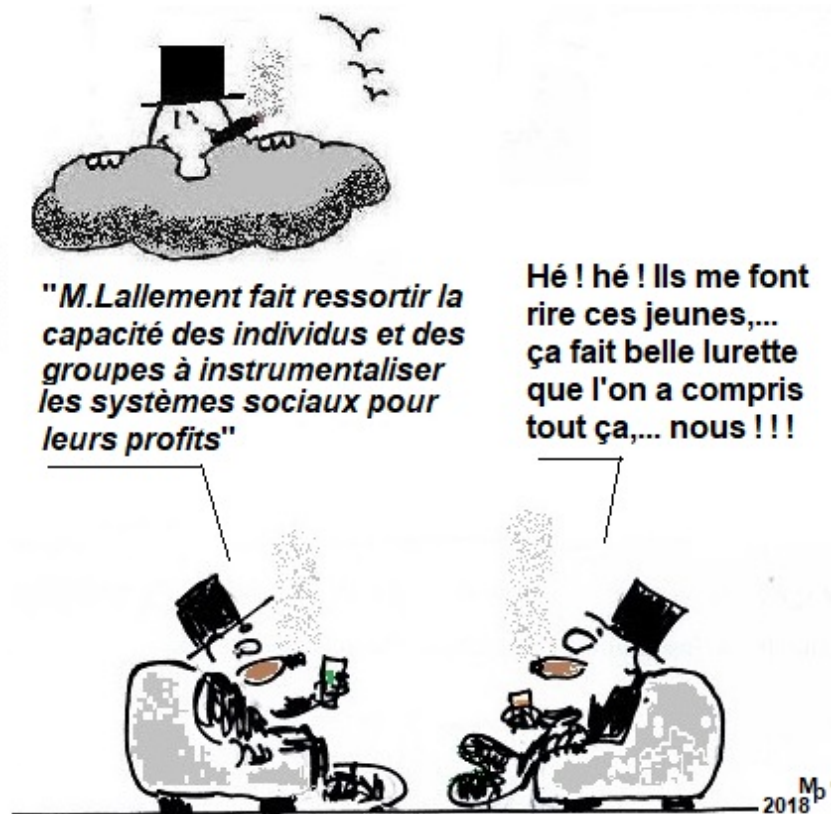
opposées, il les envisage au sein d'un continuum partageant des modes d'organisation collective et une conception du travail identiques. C'est « la vague du faire », mouvement ayant émergé au milieu des années 2000 aux États-Unis avant de se diffuser à l'échelle internationale.

Le paradigme du « faire » repose sur la conception du travail portée par les *hackers*. À l'inverse d'une conception dualiste qui sépare vie privée et travail, et dans laquelle le travail est un moyen pour vivre, les *hackers* proposent d'envisager leurs activités comme un mode de vie. Étudier ce paradigme permet de s'affranchir de la vision post-tayloriste [🔗](#) du travail et de son organisation – une vision encore dominante à l'heure actuelle. En s'intéressant aux pratiques du *hacking*, Michel Lallement montre ainsi comment les *hackers* expérimentent de nouvelles formes d'organisations collectives avec des coopérations de type adhocratique [🔗](#), mobilisant des experts pour une mission précise. Par ailleurs, à l'échelle de la communauté, l'organisation s'inspire de la tradition anarchiste en se donnant les moyens de décider en toute autonomie. Les décisions sont par exemple soumises au consensus dans le *hackerspace* de Noisebridge.



CC Piq codeus.net

[pixelpro97](#) [🔗](#)



CC Patrick Mignard pour Mondes Sociaux

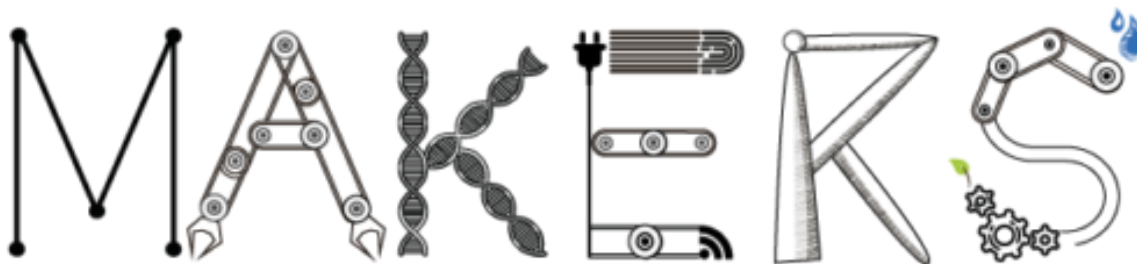
Une troisième révolution industrielle ?

Les *hackers* posent ainsi les bases d'un nouveau rapport au travail. Alors que la sociologie du travail s'est souvent concentrée sur l'autonomie AU travail, ce terrain permet s'intéresser à l'autonomie DU travail. Dans le terrain de Noisebridge, les membres du *hackerspaces* sont souvent également affiliés à de grandes entreprises informatiques de la Silicon Valley. Or l'ethnographie de M. Lallement fait ressortir la capacité de ces individus et groupes à instrumentaliser ces systèmes sociaux à leurs profits. L'autonomie des *hackers* ne vient donc pas du fait qu'ils échappent à toute emprise, mais du fait qu'ils sachent en jouer pour leurs propres intérêts.


Dans la continuité de cette enquête sur les *hackers*, le deuxième livre – coécrit par Isabelle Berrebi-Hoffmann, Marie-Christine Bureau et Michel Lallement – s'intéresse aux *makers* dans l'économie capitaliste. En effet, depuis le début des années 2010, de nombreux débats dans les sphères universitaires, médiatiques et politiques, portent sur la transformation de l'économie et sur l'existence d'une éventuelle troisième révolution industrielle [↗](#) autour des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Une grande diversité de termes – capitalisme cognitif, économie collaborative, etc. – et d'analyses est produite, allant des plus enthousiastes aux plus alarmistes, sans qu'un consensus semble émerger.

Qui sont les *makers*? Ce sont des individus et des groupes qui tentent d'agir sur la société par le « faire ». Comme la plupart des mouvements numériques, les *makers* s'inscrivent dans une échelle multinationale, mais ont pour particularité d'agir à l'échelle locale. C'est par exemple le cas de Nicolas Huchet. Ayant perdu sa main accidentellement [↗](#), il a créé une prothèse avec l'aide de *makers* dans un *fab-lab* breton. La main « bricolée » revient à 200 euros, tandis qu'une prothèse

classique coûte entre 20 000 et 60 000 euros. Confronté à cette incohérence, il cherche aujourd'hui à développer la diffusion de ces prothèses à bas coût à l'échelle du globe.



Colloque Programme Horizon MAKERS

Le mouvement des *makers* n'est pas une innovation du XXI^e siècle. Ses adhérents s'inscrivent dans la continuité de différents mouvements prônant le *do it yourself* (DIY ) depuis des siècles : des *shakers* au mouvement *Arts and Crafts* jusqu'au premier *hackerspace* au MIT. Mais à l'heure de la digitalisation massive, les *makers* proposent de rematérialiser le numérique. Leur singularité se retrouve aussi dans le positionnement idéologique. Ils mobilisent les référentiels de l'éducation populaire et de l'économie sociale et solidaire en valorisant l'apprentissage collectif.

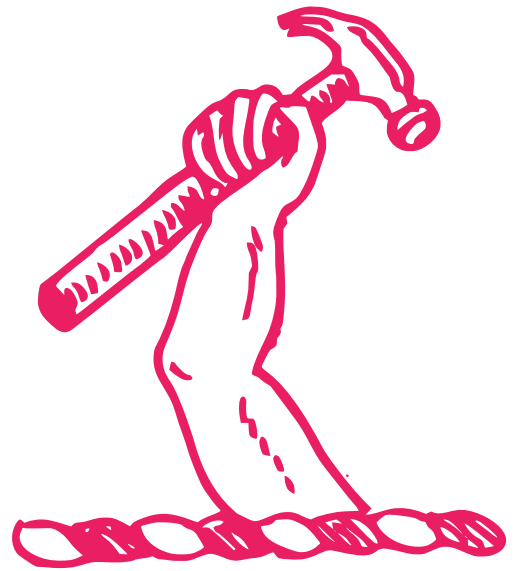
Par ailleurs, les modes de production des *makers* bouleversent le modèle fordiste qui repose sur une synergie entre production et consommation de masse. Ils lui opposent l'impression numérique avec la machine 3D. Ainsi, les gains de productivité ne reposent plus sur les économies d'échelles et les coûts unitaires des produits ne sont plus soumis au volume de production. Par ailleurs, le coût pour personnaliser chaque produit n'est plus un obstacle. Enfin, la production vers la machine 3D permet de s'acheminer vers une logique zéro déchet : la matière première utilisée pour la fabrication est moins gaspillée, tandis que l'utilisation de matériaux recyclés pour l'impression 3D permet de se rapprocher d'une logique « zéro déchet ». Ils suscitent également le débat autour de la propriété intellectuelle. Inspirées des réflexions sur le logiciel libre, les professions artistiques et intellectuelles s'interrogent sur le partage de leurs productions et les transformations des métiers nécessaires pour y faire face.

En raison de son positionnement, le monde *makers* est n'échappe pas aux querelles. L'une des principales concerne la marchandisation de l'esprit *hacker/maker/DIY*. Deux figures antagonistes représentent les évolutions et tensions portées par les *makers*. Le premier, André Gortz, voit dans l'autoproduction des *makers* une alternative au capitalisme ; à l'opposé, Chris Anderson, grand promoteur du mouvement *maker*, propose une vision plus libérale visant à faire de chacun un entrepreneur.

Qu'il soit temporaire ou non, l'hypothèse forte des trois auteurs est que le mouvement *makers* agit à la fois comme contributeur et comme révélateur d'évolutions contemporaines, en particulier sur trois thématiques : le travail, les sciences et techniques, et l'individuation. Le mouvement *maker* fait ainsi éclater les grilles de lectures traditionnelles de la sociologie du travail. Construites sur

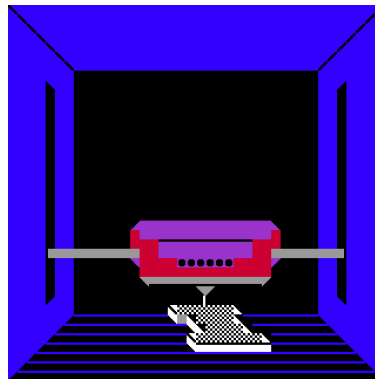
des oppositions – comme le travail à titre onéreux *versus* le travail gratuit –, ces dernières perdent leur pertinence avec les *makers*. Ces derniers participent également à une appropriation citoyenne des sciences et des techniques et à un nouveau rapport aux objets. Enfin, les trois chercheurs appréhendent les *makerspaces* comme « *des laboratoires du changement social où se bricolent de nouvelles articulations entre au choix, soi et autrui, l'individu et la société, l'intime et le public* ».

Finalement, les auteurs, et plus particulièrement Michel Lallement, donnent à voir une analyse sociologique de l'utopie. Loin de se focaliser sur l'étude des discours, il nous propose de prendre au sérieux les pratiques et les « nouvelles sémantiques du social » élaborées par les acteurs et théoriciens de ces lieux. Cette approche, révélant les spécificités du mouvement *makers*, permet aussi d'en apercevoir la grande hétérogénéité.

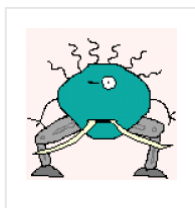


CC [SVG Silh](#)

- **Anderson C.**, 2012, *Makers : La nouvelle révolution industrielle*, Crown Publishing Group.
- **Gorz A.**, 2008, *Ecologica*, Galilée.



Crédits image à la Une : CC Flickr Florent Darrault [🔗](#) et crédits image d'entrée : CC Mondes Sociaux



Aurélie Landon

Université Paris 8, LAVUE —CRH (london.aurelie@gmail.com). Thèse financée dans le cadre d'une convention CIFRE entre le LAVUE UMR 7218 CNRS et la Fabrique des Territoires Innovants.

More Posts - [Website](#) [🔗](#)

